

LE CHEMIN LONG DE LA HONGRIE EN L'EUROPE DU XX^e SIÈCLE

Maria ORMOS

Rectora de la Universitat Janus Pannonius. Pécs-Hongria

I. Depuis le moment où les Hongrois ont éprouvé au XVI^e siècle que quelque soit la hauteur de la chaîne des Karpates elle n'offre pas de défense contre les conquérants, ils furent continuellement à la recherche d'un support, d'une aide, d'un parent ou d'une âme soeur. Ils cherchèrent à l'ouest le remède contre l'opium turc, à l'ouest ainsi qu'à l'est la protection contre les Habsbourgs, mais ils ne les trouvèrent nulle part. En pratique ce fut ainsi pendant plus de 4 siècles jusqu'hier tandis que s'accumulait l'expérience selon laquelle le sang hongrois coule sans cesse entre deux païens pour un seul pays, maintenant bien réduit.

Bien que la société hongroise ait accumulé de graves déceptions, elle n'a pas abandonné jusqu'à ce jour la recherche de partenaire. Bien que de temps en temps elle devait constater que, de tous points de vue, elle s'était détachée de l'avantgarde européenne, elle s'essaya à plusieurs reprises à franchir malgré toute malchance cette distance qui semblait parfois insurmontable.

Au début de notre siècle ce pays se maintenait assez bien au niveau international. Il avait déjà oublié ses derniers grands échecs, la révolution réprimée et la Guerre d'Indépendance de 1848-49, à l'écrasement de laquelle la Russie apporta avec plaisir sa contribution active, tandis que toute l'Europe de l'Ouest s'indignait les bras croisés. Il avait oublié la répression suivant la révolution, la vie de fugitif, les vingt années d'absolutisme politique.

Le compromis naquit, l'empereur d'autrefois aux mains souillées de sang mûri en sage et vieux roi des Hongrois, dont la jolie femme au beau visage, Elisabeth était notoirement la grande protectrice des Hongrois. Influence dans la politique extérieure de l'empire, vie parlementaire d'un aspect libéral, industrie florissante, constructions de chemin de fer, de ponts, de routes il semblait que «la charrette» du pays prenait enfin la bonne voie. Il y eut peu de gens qui entrevirent les problèmes se montrant de plus en plus graves et concernat l'avenir proche. Et qui sait, si un événement inattendu et fondamentalement indifférent pour les Hongrois, nommé plus tard par l'histoire la première guerre mondiale ne survient pas, il est possible que ces problèmes ne se seraient pas envenimés.

Le pays n'est arrivé qu'à un début de modernisation, c'est à dire à l'Auftakat. Dans les années 1910 la majeure partie de la société vivait toujours de l'agriculture. En soi-même cela n'aurait pas été une grande faute, si la courbe du développement s'était élevée conformément aux exigences de la production moderne et du marché bourgeois. Mais comme cela ne s'est pas produit, la modernisation économique du pays grimpaît la colline comme un mulet lent, chargé audessus de ses forces. Seule une partie des grandes propriétés ayant survécu à la révolution et à son échec ainsi qu'au compromis austrohongrois et à l'émantipation des

serfs passa aux formes modernes de la production, tandis que les petits et moyens propriétaires auparavant nombreux et influents en Hongrie faisaient faillite en masse.

Contrairement à leurs espoirs, faute de capital, ils ne purent pénétrer les nouveaux domaines de l'économie. Ce furent les étrangers, les Allemands, les Juifs qui devinrent les maîtres et de ce fait l'honneur du capital, de la industrialisation, du développement et plus généralement des bourgeois devint vite suspect. La province hongroise commença à regarder d'un mauvais oeil les grandes villes, et en premier lieu la capitale.

Lentement mais sûrement et régulièrement le nombre des pauvres gens s'accru dans les villages ainsi que le nombre des paysans non propriétaires ou propriétaires de si petites parcelles que leur récolte était insuffisante non seulement pour la vente mais aussi pour leur propre entretien. La ville, l'usine, les travaux de terrassement d'Etat auraient pu être pour eux une issue, mais à cause de la lenteur de la modernisation ces possibilités restaient restreintes. La plupart de ceux qui ne pouvaient plus vivre au village et restait hors de l'usine choisirent l'émigration. Les premières colonies hongroises sont nées à Cleveland et à Pittsburgh.

De plus, les nouveaux centres économiques importants se formèrent exclusivement à l'intérieur du pays, grosso modo sur son territoire actuel, tandis que les territoires marginaux par exemple la Haute Hongrie, c'est-à-dire la Slovaquie actuelle, la Transylvanie, etc, remplirent le rôle de fournisseur et excepte les régions minières ils n'avaient pas à leur disposition d'établissement économiques considérables. Cette inégalité intérieure entre les régions auraient pu être provisoire, équilibrée par une forte vague économique si les minorités de Hongrie parfois majoritaires n'avaient pas justement vécu sur ces territoires marginaux et si la guerre en fait indifférente du point de vue hongrois, n'était pas survenue.

Bien que la bourgeoisie fut particulièrement faible en nombre, elle se développa quand même et fit mieux voir son influence sur la vie intellectuelle et la haute intelligentsia que sur les autres milieux plus rustiques. Bien que l'amour propre des couches moyennes d'origine noble se soient manifesté sporadiquement dans des brochures antilibérales, antisémites et dans quelques mouvements politiques, en Hongrie ces courants n'ont pas trouvé d'auditoire, ils n'ont pas pénétré la vie intellectuelle et n'avaient pas d'influence politique considérable. Les représentants les plus importants de la littérature et des arts parallèlement à leur origine hongroise cherchaient les sources intellectuelles en Europe de l'Ouest et créèrent en s'y plongeant des œuvres de niveau mondial. Ce n'était pas un hasard si la revue littéraire la plus importante de l'époque portait le nom de Nyugat l'Occident et si les meilleurs de la littérature hongroise s'y regroupèrent: Endre Ady, Mihály Babits, Dezső Kosztolányi et d'autres. C'est à cette époque que Joseph Rippl Rónai, proche des impressionnistes peint aussi que Csontvári Kosztka Tivadar, peintre hongrois non classable, fou admirable et encore inconnu. La carrière du compositeur Béla Bartók inspiré par les chansons roumaines, slovaques, hongrois, mais d'expression musicale bien internationale monte en flèche vers ce temps-là.

Les publications techniques et scientifiques remarquables se succèdent, les brevets hongrois sont notés dans le monde à la douzaine, Sigmund Freud écrit l'introduction du livre intitulé «Analyse psychologique» de Sándor Ferenczi, le renforcement de l'historiographie est indiqué par des noms comme celui de Gyula Szekfű et Sándor Márki.

L'essor intellectuel aurait pu être le signe de la confiance, de l'optimisme, mais il ne l'était pas. Comme d'ailleurs dans toute l'Europe un mauvais pressentiment s'installa sur la vie intellectuelle. Le Hongrois et l'Européen ne s'affrontaient pas encore directement, mais on voyait déjà se dessiner des ombres et la plus sombre d'entre elles était celle qui s'était fomentée lors d'un débat autour d'Ady pendant des années. Le libéralisme était toujours florissant, mais ses représentants étaient pris à la gorge par l'anxiété si la pensée de la pauvreté et des problèmes irrésolus des minorités nationales leur venait à l'esprit. L'empire

semblait tranquille et paisible, mais dans la cuisine des grandes puissances le poison était déjà en ébullition et toute l'Europe devrait l'avalier d'une manière ou d'autre, bon gré, mal gré.

II. La guerre éclata et la Hongrie qui cru dans les précédents décennies prendre la meilleure voie vers le niveau européen se trouva à la fin de la guerre sur le tas d'ordures de l'Europe.

Si les criminels de guerre avaient été rendus responsables à la fin de la guerre comme les gouvernants anglais et français l'auraient voulu l'empereur et roi Charles non, mais au contraire le premier ministre hongrois, István Tisza aurait été sans doute inscrit sur la liste. On n'aurait cependant pas pu le condamner puisqu'il fut fusillé dans des circonstances inéclaircies depuis au cours de la révolution fin octobre 1918. Tisza devint le bouc émissaire national et en grande partie internationale de la guerre, bien que le premier ministre hongrois ait protesté d'abord contre l'ultimatum et l'action punitive contre la Serbie, plus tard il donna son consentement exclusivement parce qu'il ne trouvant pas de meilleure solution à la vue de l'attitude des grandes puissances. Chargé de problèmes sociaux et nationalistes, les pays aboutit à une impasse coincé dans le système plus ou moins bien formé mais au fond confortable de l'Empire. La Hongrie n'avait pas de buts irrédentistes à cette époque. Si l'on parle d'imperialisme hongrois, alors c'est la définition de la survie. Cette attitude avait sans doute un élément qui fut qualifié plus tard d'illégal, c'est-à-dire que la politique hongroise considérait la survie comme le maintien des frontières antérieures du pays dans lesquelles vivaient pourtant des Slovaques, des Ukrainiens, des Roumains, des Allemands, des Croates etc. dans une proportion de 45/55%. Le droit international si l'on peut en parler avant 1914 ne rejeta pas cette attitude pas plus qu'après 1914 au sens global, même si cette attitude était a priori très dangereuse pour la Hongrie. D'une part pour la raison déjà mentionnée ci-dessus, les régions habitées par les minorités- à cause de leur situation économique et sociale particulière ne s'affiliaient pas au courant général du pays- ne présentèrent pas la force assimilatrice devenue caractéristique dans les régions plus développées et surtout dans les villes. D'autre part, et peut-être surtout par le fait que dans la voisinage immédiat des minorités de Hongrie vivaient partout soit le pays métropolitain, soit une nation apparentée auxquels elles pouvaient s'associer et qui depuis un certain temps faisaient des efforts pour préparer cette association et n'attendaient que l'occasion favorable.

L'échec de guerre de l'Autriche-Hongrie, la débâcle de l'armée, la dislocation de l'empire et la création en Hongrie d'un gouvernement faible tel que celui de Mihály Károlyi signifiaient que l'occasion était arrivée.

En Hongrie la discussion Est-Ouest se déroula de nouveau- cette fois-ci en neuf mois- donnant résultat déjà bien connu. La Hongrie- surtout pour des raisons de politiques extérieures- effectua une ouverture rapide vers l'Europe de l'Ouest, vers la France et vers le wilsonisme. Cette ouverture était assurée par la personne Mihály Károlyi qui avait précédemment des relations relativement bonnes avec les milieux politiques français et qui fut de facto reconnu pour quelque temps par le gouvernement français. Mais à la suite de la protestation des autres grandes puissances et des petits alliés intéressés d'Europe centrale, le gouvernement français fut obligé de laisser tomber très vite cette ligne. Ainsi l'ouverture de Károlyi vers la France subit un échec humiliant. Puisque la nouvelle République de Peuple n'avait pas à sa disposition une force militaire notable, puisqu'elle se mettait à peine à reorganiser son armée, se trouvaient des forces étrangères- serbes, tchèques et romaines- déjà avant le commencement de la conférence de paix sur presque la moitié du territoire d'alors.

Les éléments historiques de cette tragédie furent mal enregistrés dans la conscience

nationale, et les circonstances rendirent impossible que le pays reconnaissait dans ses ruines les sources de lumières importantes pour l'avenir. La Hongrie luttait depuis quatre siècles pour récupérer sa souveraineté nationale. Elle l'a récupérée alors sans s'en apercevoir. Elle réalisa encore moins l'avantage qu'elle avait d'être sortie de l'agonie de la double monarchie comme un Etat National.

En fait le pays- y compris les courants politiques et l'état d'esprit du pays-apparemment ne voulait pas à cette époque devenir Etat national. Il s'était habitué à son corps d'Etat et li vécut toutes les désannexions forcées comme une opération sans anesthésie. Bien que Károly ait su qu'il dût consentir des sacrifices, il n'osait pas le dire ouvertement à cause de l'opinion publique. Il parlait d'intégrité aussi dans notre pays, aussi dans ses écrits adressés de diverses manières aux grandes puissances. Ainsi, bien sûr, il fit suffisamment de mal à la cause hongroise au temps de l'expansion de la doctrina nationale (le fait caractérise quand a même assez bien la mentalité hongroise de l'époque).

Il est vrai que ce fut également Károlyi qui prit l'initiative du tournant rapide vers l'Est, mais enfin les sociauxdémocrates effectuèrent sans lui avec le group dirigeant des communistes. Bien qu'il soit difficile de juger même de nos jours leurs idées de politique extérieure, il est quand même certain que ni les dirigeants sociauxdémocrates, ni le communiste Béla Kun alors à la tête des affaires étrangères n'avaient de principes purement ethniques. D'après les mots et les actes de Kun on voit se dessiner comme but une fédération d'Europe centrale dans laquelle la Hongrie garde son rôle dominant. Une partie des sociauxdémocrates n'était pas non plus étrangère à cette idée, mais ils ne se prêtèrent pas à jongler avec des points de vue purement hongrois comme Kun l'a fait pour des raisons tactiques parfois exagérées.

La grande ouverture vers l'Est, l'espoir fondé sur la force militaire des soviets de Russie ne se réalisèrent pas tout comme la tentative occidentale. L'image est assez simple: aux yeux de Lénine la région du Don est plus importante que la Bessarabie et parce que la force militaire n'est pas suffisante, la République hongroise des Conseils reste seule, de nouveau sans aide.

La tentative- surnommée le nouvel essai du nationalisme hongrois par de nombreux politiciens de l'Europe de l'Est ou surnommée le tour de main final de l'impérialisme hongrois par d'autres- s'est soldée par un échec.

III. Il nous est resté un pays exsangue, affamé, frappé depuis des années par des blocus, ayant perdu non seulement la majeure partie de son ancien territoire, mais aussi 30% de sa propre ethnique. Les Hongrois, passés sous domination étrangère, affluèrent par dizaine de milliers dans la métropole pour augmenter le nombre des chômeurs, des affamés et des sans abris. A la fin 1919 il n'y avait plus de denrées alimentaires, l'armée roumaine d'occupation les ayant confisquée, les usines chômaient puisque sur le territoire du pays une seule mine de charbon fonctionnait à cette époque. Plus tard, en août 1921 on en récupéra encore une. Telles étaient les circonstances pour lesquelles les Hongrois oublièrent de se réjouir de leur existence nationale indépendante soudainement obtenue et de leur Etat national sans ethnies.

C'est dans un pays ruiné, privé de ses matières premières, ayant perdu son marché et entouré de tous côtés d'un système de protection douanière que l'on commença à ranimer l'économie et à remonter la pente à pas lents. Pour y arriver il fallait d'abord arrêter une inflation fulgurante et au moment où- grâce à l'essor de l'économie et aux crédits étrangers- le désespoir général s'atténuait un peu dans la deuxième moitié des années vingt, la crise économique mondiale arriva. Le pouvoir destructif de celle-ci diminua dans la deuxième moitié des années trente, puis un développement économique relativement rapide comença sans doute rattaché dans une grande mesure aux commandes faites sous

le signe des préparations militaires allemande et italienne.

Dans la période immédiate d'après-guerre l'échec, la pauvreté, la honte, le sentiment d'impuissance ont abouti provisoirement à des accès de fureur. Et les Hongrois bouleversés ont bien évidemment attaqué ceux qui étaient à portée de main le petit bolchevik et le petit juif qui ne pouvaient pas s'enfuir. C'était l'apogée du nationalisme et de l'antisémitisme et toutes sortes de démocratie politique et de libéralisme se retrouvèrent parmi les affaires à jeter. Des centaines milliers de personnes adhérant aux diverses organisations préfascistes alors que Gyula Gömbös exigeait la création du socialisme national bien qu'à cette époque il n'est rien su de l'existence d'Adolphe Hitler.

L'historiographie des années 50 se disant marxiste était d'avis que la courte période entre les deux guerres avait à tout prendre un caractère fasciste. Mais malgré les faits mentionnés (ci-dessus) cela n'est pas prouvé. La vraie question était justement de savoir, quelles forces ont empêché la venue d'une dictature authentiquement fasciste dans les circonstances indiquées (ci-dessus).

Je mentionnerais les trois raisons suivantes: La première et probablement très importante, était d'ordre politique. Les grandes puissances victorieuses pouvaient obtenir par la force et même obtinrent par la force l'institution d'un régime politique pluraliste. Elles déclarèrent que jusqu'à la création d'un régime parlementaire elles ne signeraient pas la paix avec la Hongrie qui devrait ainsi compter avec les graves conséquences économiques et politiques prévisibles. De cette manière elles limitèrent aussitôt la souveraineté du pays mais par contre elles obtinrent la consolidation du régime pluraliste limité une fois déjà mis en place et n'était pas facile de renverser un tel système. Au premier abord ce ne fut pas facile parce que - et voici la deuxième raison importante - un courant fort conservateur et aristocratique s'opposait aux aspirations dictatoriales représentées dans les couches sociales de bas niveau. Ce furent les comtes de Transylvanie qui ayant perdu leurs domaines et leur pays se mirent à la tête de ce courant considérant non seulement les intérêts politiques extérieures du pays en agissant contre les organisations de masse préfascistes, mais aussi leurs propres idéaux. Dans le jeu politique de ce groupe l'élément important du succès c'est qu'il a pu gagner à ses intérêts le Gouverneur, alors commandant en chef de l'armée. Horthy aurait pu devenir le général Franco de Hongrie mais cela ne se fit pas puisque par nécessité il choisit de soutenir l'aristocratie.

La troisième raison fut le fait que la recherche collective et historique d'un bouc émissaire s'atténuait quelques années après son exploration. Les organisations préfascistes contrairement à l'Italie, à l'Allemagne et même à l'Espagne ne se trouvèrent pas opposées à un organisme d'Etat démocratique, ou démocratisant, mais à un organisme d'Etat conservateur, chrétien, fondamentalement nationaliste et par rapport à celui-ci elles n'avaient pas encore de raison d'être. Ainsi leur importance diminua temporairement et ce n'est qu'un groupe de quelques membres - un groupe raciste d'ailleurs - qui put survivre, restant avec le gouvernement dans une relation relativement étroite malgré sa qualité opposante.

De 1921 à 1931 István Bethlen fut le premier ministre, représentant politique le plus doué de la postaristocratie hongroise. Il forma un régime hiérarchique, très centralisé, autoritaire à la marge duquel se trouvait d'une part le groupe de Gömbös, fasciste de bon ton, d'autre part l'intégration des intérêts capitalistes. L'apparition des courants libéraux, radicaux et sociaux-démocrates sur la scène de la vie politique ne servait qu'à illustrer le pluralisme. Bethlen réussit à intégrer presque totalement la ligna agraire dans son parti soit disant unitaire. Seuls les grands seigneurs auliques n'adhérèrent pas et ils perdirent d'ailleurs complètement leur influence après les deux tentatives de retour du roi Charles en 1921.

Pour diminuer les tensions sociales, le régime prit quelques mesures parmi lesquelles la réforme agraire prenant trop de temps resta insignifiante. La question agraire et l'ensemble des problèmes ruraux loin d'être résolus, ainsi dans les années 30 les critiques de gauche

parlaient de la Hongrie des 3 millions de mendiants. Le progrès dans le domaine social concernant les ouvriers et les employés était plus important et il comprenait l'assurancemaladie, les soins médicaux, l'allocation aux orphelins, aux veuves, le système de retraite, etc. Le gouvernement prit des mesures importantes concernant le système scolaire et l'enseignement supérieur. L'analphabétisme disparut dans le pays. La vie intellectuelle se réveilla difficilement de son inaction et elle dut enregistrer de lourdes pertes. De nombreux représentants de la haute intelligence se trouvèrent compromis à la suite de leur participation et de leur adhésion à l'une, à l'autre ou aux deux révolutions, bien des gens devinrent suspects à cause de leurs idées de gauche et bien des gens furent pris par la peur d'être persécutés à cause de leur origine juive. Les uns se turent, les autres perdirent leur poste et d'autres encore choisirent l'émigration. L'exode des intellectuels hongrois qui commença après 1919 jalonna ce siècle pour de différentes raisons. La deuxième vague de cet exode arriva après l'apparition des lois juives à la fin des années trente, après 1945 les gens qui émigrèrent furent ceux qui ne voulaient pas attendre la formation du régime communiste en Hongrie, en 1947-48 ceux pour qui il était devenu clair qu'ils n'auraient pas de place dans la -soi-disant- démocratie populaire en formation. Ensuite pour quelques années le rideau se baissa devant le chemin de la fuite pour tout le monde. En 1956-57 ce furent d'abord les jeunes intellectuels qui émigrèrent par dizaine de milliers, dans les années 1960-70 on pouvait déjà voir dans ce pays aussi le phénomène de «drainage de cerveau» qui pouvait être facilement réalisable parmi les intellectuels travaillant dans de mauvaises conditions et maltraités de tous points de vue.

Parmi les courants d'idée des années 1920 une ligne populiste se dessina avec précision rendue facilement commercialisable par un certain nationalisme et faux christianisme. Mais les valeurs ne disparurent pas complètement, le noyau de la grande génération du début de siècle resta en place et il continua à exercer influence sur la vie, mais il perdit en grande partie son rôle déterminant.

Dans les années trente la dégradation politique et intellectuelle devint évidente. Par de grands efforts, avec des difficultés et dans une proportion limitée le pays se dirigea dans les années vingt vers les normes européennes d'après-guerre, tandis que dans les années trente il arriva à une telle Europe qui avait déjà abandonné les tendances démocratiques et libérales plusieurs fois séculaires. Ce fait était causé également par des raisons intérieures, nationales, mais aussi pour des phénomènes internationaux et de politiques extérieures.

De 1931 jusqu'à l'automne de 1944 neuf gouvernements se succédèrent et ce fait en lui-même montra bien l'instabilité politique. Sous le gouvernement de Gömbös les conservateurs coincés dans l'opposition, soutenus en même temps d'ailleurs par d'autres prétentions politiques purent empêcher l'institution prévue du pouvoir dictatorial, mais par contre personne ne put endiguer la réapparition des mouvements de type fasciste. D'autant moins que contrairement aux années 20 où les tendances internationales ne facilitaient guère l'existence des mouvements de ce genre dans les années 30, ils pouvaient se bercer sur les vagues de la mode politique de l'époque. Lorsque le flux de la dictature de type nazie, fasciste, royale et de cabinet inonda en grande partie l'Europe, ces mouvements prirent également leur exsors en Hongrie. Ils avaient pour alibi la crise trainée depuis longtemps suivie par l'incertitude existentielle, un nationalisme bien fondé ne manquant pas du tout de références et le fait qu'ils pouvaient déjà alors se reporter au travail infructueux de la direction seigneuriale, de la «bande du château». Ils purent se maintenir surtout jusqu'au moment où ce groupe n'eut pas de résultats considérables dans le domaine de la politique extérieure.

L'organisation fasciste la plus forte, à laquelle s'est d'ailleurs incorporée la grande partie de petites organisations, se forma finalement en 1937 sous le nom Nyilas Párt (Parti de la Croix fléchée) et lors des élections parlementaires de 1939 remporta un succès non

négligeable ayant obtenu 31 mandats (12%). Mais l'organisation qui comptait à cette époque 3400.000 membres se montra de nouveau éphémère. Dès que la conjoncture de guerre et les succès successifs du gouvernements dans le domaine de la reprise des territoires perdus à la suite du traité de paix commencèrent à faire sentir leur influence affective, le mouvement de la Croix fléchée commença à s'étioler et le nombre des membres diminua de 75% jusqu'en 1944. Ainsi la structure du système étatique hongrois fut préservée, sauvegardée même au milieu des gâchis politiques des années 30 jusqu'au moment où les Nazis la renversèrent par la force.

Mais ce système ne fut pas capable de sauvegarder ni sa liberté d'action de politique extérieure, ni sa souveraineté étatique. Le chemin aboutissant à une nouvelle tragédie prit son début lors du traité de paix du Trianon. En Hongrie non seulement l'élite de droite, mais aucun parti ou courant politiques ne voulut reconnaître cette paix privée de toute vérité et de rationalité. La gauche prêcha la révision ethnique, les milieux gouvernementaux prétendirent à une revision soitdisant «optimale» et l'extrême droite à la revision complète. Bien que le gouvernement de Bethlen ait tâché de trouver un partenaire partout Europe, il ne trouva nulle part une main secourable. Il entrevit un premier rayon de lumière à Rome, à partir de 1927 et à partir de 1933 l'orientation vers l'Italie fut élargie par les relations allemandes. Ces dernières devinrent déterminantes à partir de 1936 et l'Etat hongrois ne put plus s'en débarrasser. Les considérations économiques ainsi que les prétentions révisionnistes parlaient pour les relations italo-allemandes, parce que d'une part, le pays pouvait vendre surtout vers ces marchés, d'autre part, parce que c'était seulement de ces puissances nommé axe que l'on pouvait attendre l'appui au sujet de la révision.

L'appui cependant coûtait cher. À partir de 1938, sous la pression des Nazis le parlement établit en série les lois sur les Juifs, ensuite après l'occupation allemande du 19 mars 1944 il comença la mise dans les ghettos et la déportation des Juifs. À peu près 400.000 Juifs hongrois moururent dans des camps de concentration nazis, en premier lieu à Auschwitz. La Hongrie devint criminelle de guerre en faisant campagne avec l'Allemagne contre la Yougoslavie, ensuite en rejoignant -exclusivement- en pensant au partage d'après-guerre -l'attaque contre l'Union Soviétique.

À partir du début de 1943 le gouvernement hongrois tenta de s'approcher des puissances alliées de telle ou telle manière, puis après l'arrêt des deportations Horthy essaya de conclure un armistice particulier et de se retirer de la guerre. Mais sa proclamation du 15 octobre 1944 ne porta pas, d'une part parce que l'armée infiltrée de Nazis était inapte à accomplir le putsch, d'autre part, parce que la haute direction de l'armée était maladroite, et finalement, parce qu'elle n'obtint pas l'assistance militaire des Soviétiques. Les Nazis arrêtaient et enlèverent Horthy et les membres de sa famille, en mettant à sa place le chef du Parti de la Croix fléchée, François Szálasi. Ce fut le commencement du dernier acte du détachement catastrophique des mouvements européens. Ce fut pendant quelques mois le pouvoir aux mains du Parti de la Croix fléchée signifiant la destruction du pays, le transport et la destruction de ses biens, le poursuite violente et la fuite de milliers de Hongrois, le nouveau massacre de milliers et milliers de Juifs.

IV. Entre l'automne 1944 et le printemps 1945 le pays fut envahi par les troupes soviétiques. Elles sont venues en tant que sauveur pur crucifier ensuite le pays. Quand bien même tout le monde n'en fut pas content, la majeure partie du pays poussa un soupir de soulagement. Le pays respira enfin, bien que les Nazis aient fait main basse sur le cheptel, les réserves de provision étant épuisés, le grand nombre des ponts ayant été détruit à l'explosif, dans la plupart des villes le courant électrique ne fonctionnant pas et les habitants de la capitale devant trouver des puits pour boire de l'eau potable. En revanche, les soldats russes voulaient manger et boire, molestaient les femmes et ramassaient tous les biens

restant du pays.

Les Hongrois furent quand même soulagés. Ils voulaient vivre ne reconnaissant guère qu'il leur fallait de nouveau se tasser en bordure du chemin et qu'ils étaient considérés comme le dernier valet d'armes des Nazis. A peine quelques jours plus tard les gens affamés poussés par une fureur positive commencèrent à rétablir leurs cadres de vie. Malgré tous les incidents plus ou moins graves et tous les mauvais présages, à tout prendre une atmosphère optimiste domina le pays jusqu'en 1947. La réforme agraire venant d'ailleurs à l'échéance depuis une centaine d'année et revêtu cette fois-ci de grande dimension, la possibilité de travail semblant inépuisable, la réussite de la stabilisation monétaire et l'établissement de la scolarité gratuite jusqu'à 14 ans nourrissaient tous les espoirs. La jeune génération arriva au premier plan, des milliers de postes de direction et de milliers de bons postes dans l'administration publique, dans la police et dans l'armée étaient disponibles. Les intellectuels étaient recherchés en toute quantité. Les journaux, les revues se reconstituèrent, la vie des théâtres et des concerts renaquit, des cercles littéraires se formèrent. Le pays se ranima, la réorganisation de la société commença et la majorité des Hongrois croyait de nouveau qu'elle était enfin et effet sur le bon chemin menant vers la liberté, la démocratie, l'essor économique et la souveraineté.

Il y avait bien entendu de mauvais présages et les dirigeants des partis gouvernants -les petits propriétaires, les sociaux-démocrates, les communistes- les reconnurent. Ce fut encore 1945 que Raoul Wallenberg, fils d'une famille suédoise fortunée disparut sans laisser de traces et à qui plusieurs centaines de Juifs hongrois devaient la vie; ce fut en 1945 que le comte István Bethlen disparut pour toujours dans une datcha aux environs de Moscou. En février 1947 les autorités soviétique arrêterent Béla Kovács, un des dirigeants du Parti indépendant des Petits Propriétaires. En 1945-46 des jeunes gens furent déportés en nombre inconnu et passèrent de longues années dans le Goulag soviétique avant de mourir dans des circonstances misérables ou de rentrer invalides de corps et d'esprit.

Mais tout cela ne semblait pas symptomatique jusqu'au grand tournant déclenché par le signal de Staline à la fin de 1947. A l'origine de ce grand tournant on trouve la rupture des Alliés d'autrefois, le commencement de la guerre froide, la conviction de Staline selon laquelle la 3^e guerre mondiale est inévitable. Pour cela il avait besoin de satellites obéissants, d'équipement militaire, c'est-à-dire d'industrie lourde et de céréales abondantes.

En Hongrie ainsi que dans les autres pays démocratiques populaires on nationalisa le réseau bancaire, toute l'industrie, le commerce et on commença à transformer le pays -qui ne possédait pas du tout de fer et qui était pauvre en charbon - en «pays du fer et de l'acier». Bien que les Etats de type fasciste fussent intervenu en plus ou moins grande mesure dans le vie économique, aucun d'entre eux n'effectua une transformation économique et sociale aussi profonde et aussi totale que l'Etat de type staliniste. Pour cette raison ces pays-ci y compris la Hongrie - s'exclurent tout à fait des courants économiques européens et mondiaux. L'on comprend que - à l'heure actuelle - la Hongrie trouve difficilement des points de rattachement encore que plus tard le régime ait relâché ses principes. On peut dire à juste titre que la déconstruction volontariste des années 50 de la structure économique, s'émancipant de toutes règles économiques et que la normalisation de la vie économique imposent une tâche aux directions actuelles sans précédent dans l'histoire.

Puisque le régime ne prenait pas en considération les besoins les plus fondamentaux de la population, pour ainsi dire la direction de l'économie exigea la mise en oeuvre d'une dictature totale. Et parce qu'il est évident qu'un régime débarrassé de tous contrôles ne peut pas avoir d'autocontrôle non plus, un déchaînement de la terreur privée de toutes rationalités commença. Les communistes, dirigés par Rákosi, se débarrassèrent non seulement des partis rivaux et de leurs dirigeants, ils tuèrent non seulement des dirigeants communistes pour des raisons inconcevables même jusqu'à nos jours, mais en quelques

années ils persécutèrent à peu près un million de personnes sous prétexte d'actions politiques, du marché noir, d'abattage sans permission, de livraisons insuffisantes aux autorités, de passage de la frontière et à d'autres titres injustifiables, ou tout simplement parce qu'ils appartenaient à l'ancienne classe dominante, ou parce qu'ils avaient des relations dans la Yougoslavie de Tito «le chien enchaîné». L'élargissement de la terreur générale et quelques procès spectaculaires enfermèrent politiquement la Hongrie et sa vie intellectuelle dans une trappe. De l'institutrice d'école maternelle au professeur universitaire, du mathématicien à l'esthète, du poète au physicien, tout le monde devait devenir marxisteleniniste et glorifier le régime, Rákosi et Staline. Les liens professionnels, humains et amicaux menant à l'étranger furent coupés et par conséquent les Hongrois n'eurent plus la possibilité de connaître les nouveaux courants, les nouveaux résultats scientifiques restant cachés pour eux. Exepté «la rupture de la digue» en 1956, jusqu'en 1964 une seule mouche ne franchit pour la frontière de l'ouest du pays. A vrai dire nos méthodes scientifiques ne peuvent expliquer comment dans ces pays, y compris l'Union Soviétique, l'esprit ayant hiberné pendant de longues années joua ensuite un grand rôle pour briser les pièges et fit son apparition sous la forme d'intellectuels prêts à marcher.

V. Après les remous plus ou moins importants des Allemands et des Polonais, les Hongrois furent les premiers qui se révoltèrent contre le régime et la subordination soviétique. Conformément aux traditions hongroises, 1956 fut à la fois l'année de l'insurrection, du déchaînement acharné et du compromis. Sur le caractère de cette révolte, les débats des historiens durent encore aujourd'hui. La majorité parle d'une révolution ou d'une guerre d'indépendance, mais personne n'a tenté encore de définir la substance de la révolution. Mais il est vrai que même la définition universelle de la révolution n'est pas encore éclaircie. (P.ex. l'historiographie nomme sans réserve révolution les événements français de 1830 quoi qu'ils n'aient changé que la composition de l'élite au pouvoir, elle considère également comme révolution la prise du pouvoir des bolchéviks en 1917 qui ne fut pas autre chose qu'un coup d'Etat bien organisé).

Par contre, il est certain qu'il y eut en octobre 1956 en Hongrie une grande insurrection populaire celle qu'on ne l'avait jamais connue dans ce pays. Il est sans précédent dans l'histoire du mouvement ouvrier - par ailleurs animé - qu'une si grande foule afflue en même temps dans les rues non seulement à Budapest mais dans toutes les villes du pays. Dans la foule révoltée toutes les couches urbaines étaient représentées mais la majorité était sans doute les ouvriers. Les villages ont suivi ce mouvement avec un peu de retard et de manière plus modérée. Si une révolution a pour critère suprême la participation de larges couches sociales, alors ce mouvement peut être considéré comme une des plus pures révolutions de l'histoire mondiale.

Par contre si l'on demande ce que voulaient ces masses au fond, quel était le but de leur révolution, alors la réponse n'est pas si univoque. Le mouvement populaire, essentiellement spontané, et la direction ne s'accordaient pas complètement et les 12 jours que durèrent le mouvement ne furent pas suffisants pour permettre un accord.

Les antécédents de 1956 remontent à la mort de Staline en 1953, à l'ouverture précaire et souvent improvisée des Soviétiques, mise en oeuvre par Krouchtchev, et surtout au XX^e Congrès du Parti Communiste de l'URSS. Ces événements encouragèrent l'aile réformiste du PC hongrois, une fraction des intellectuels du parti et une partie des intellectuels à mettre en avant ses idées de réformes communistes. Ce sont eux qui préparèrent les événements de 1956. Cependant les événements du 23 octobre et leurs suites les trouvèrent mal préparés de même que les stalinistes. Si pourtant nous les considérons comme les dirigeants de 1956 - et nous pouvons le faire puisqu'ils furent à leurs postes jusqu'au bout - alors nous devons retenir les événements de 56 comme révolution communiste de réforme.

Mais cela correspond-il à la réalité? Il faut y ajouter des doutes. D'une part, parce qu'il y avait des signes selon lesquels les masses montraient avoir abandonné moralement une telle solution, et d'autre part parce que les nouveaux dirigeants potentiels entrèrent en scène les uns après les autres dans le cadre des partis traditionnels reviviscents. En raison de l'intervention militaire prématurée des Soviétiques, l'on ne peut que chercher à deviner-suivant sa propre logique- l'aboutissement de ce processus.

En tout cas, la direction soviétique- après ses débats internes et son hésitation de quelques jours- prit la décision d'intervenir et elle put mettre à exécution son intervention militaire en plein accord avec ses alliés et sans protestation sérieuse des autres parties du monde. Etant donné que la paix n'était assurée que par le respect des zones de domination, la Hongrie ne pouvait pas être la raison d'un conflit entre les grandes puissances. Le duel verbal ultérieur à l'ONU resta une simple décoration qui visa- de la part des pays de l'Ouest - plutôt la victime que l'interventionniste.

Pour János Kádár, ancien reformiste assumant la légitimité de l'intervention et en même temps la constitution du cabinet, les baïonnettes soviétiques représentaient au début le seul appui. L'administration publique tomba en ruines, le Parti- ayant autrefois un million d'adhérents- perdit tous ses membres, l'armée échoua, les agents de police se dispersèrent les coopératives agricoles se désagrégèrent et les ouvriers, les employés se mirent en grève générale. Dans les premiers mois, de la part des Hongrois il n'y eut personne pour exécuter la répression parce que la police sabotait les arrestations et la justice retenait ses jugements. (Ainsi ce sont les Soviétiques qui commencèrent à ramasser «les criminels» et à les transporter en URSS, puis à la demande de Kádár ils y mirent fin.)

Le vraie répression prit son départ au début de 1957 et dura pendant plusieurs années sous la pression économique, politique et militaire des Soviétiques et de ses Alliés. Les forces répressives exécutèrent à peu près 300 «contre-révolutionnaires» dont la majorité se composait de jeunes ouvriers en premier lieu, de paysans et d'intellectuels puisque les exécutés ne trouvèrent pas d'éléments socialement étrangers, c'est-à-dire d'anciens officiers, policiers etc. La mise à mort de Imre Nagy et de ses compagnons en juin 1958 fut l'événement le plus néfaste de cette répression. A côté de ceux qui payèrent de leur vie, plusieurs milliers de personnes se trouvèrent emprisonnées pour un temps plus ou moins long. Parmi eux il y avait beaucoup d'écrivains et de savants de haut niveau (dont M. Domokos Kosáry, président actuel de l'Académie Hongroise des Sciences se trouve dans nos rangs). Plus nombreux furent encore ceux qui furent licenciés en se voyant dans la triste nécessité de gagner leur vie par des travaux ne correspondant pas à leur profession.

Selon l'échelle historique, le terreur ne dura pas pourtant trop longtemps. En 1962 le régime de Kádár commença à se détendre. Il se déclara contre les vieilles méthodes, il accorda une amnistie aux prisonniers politiques, il réorganisa la police et ouvrit une brèche dans les frontières. Des commerçants, des industriels, des savants et des artistes purent peu à peu se remettre en route. L'élaboration approfondie d'une réforme économique prit son début, mais la mise en œuvre de celle-ci fut précédée du tronçage déplorable de sa propre essence. Le motif de cette amputation de nature idéologique s'explique par la résistance interne du bloc socialiste qui détermina d'ailleurs presque tous les pas du régime kádarien à partir de 1962. Ce fut le prix que payait la direction hongroise pour faire des pas - considérés récalcitrants à l'intérieur du camp de l'Est- vers l'avenir, puisqu'elle devait se soumettre aux intérêts de la politique extérieure de l'URSS. C'est ainsi qu'elle obtint que Moscou, c.à.d. les dirigeants soviétiques tolèrent un régime un peu original, extravagant mais foncièrement fidèle plutôt que de risquer à nouveau de provoquer l'hostilité du pays.

En Hongrie c'est une version molle du socialisme nommé réel qui se forma tout en restant fidèle à l'idéologie commune; elle se caractérisa - à la différence de la Yougoslavie, de la Roumanie, de l'Albanie ou de la Chine par une conduite prosoviétique fidèle

jusqu'au bout mais elle apporta pourtant un plus grand soin à la satisfaction et la quiétude de la population que les autres Etats du camp socialiste. Les événements de 1956 donnèrent l'occasion à Kádár et à une partie de son équipe de réfléchir sur le péril que représente la colère populaire. Notre pays devint de cette façon et généralement le pays de « la baraque la plus gaie » ou bien celui du « goulachecomunisme » en l'Europe de l'Ouest.

János Kádár n'était pas un homme cultivé et il est probable qu'il n'a connu qu'un petit nombre d'ouvrages des auteurs classiques, marxistes. Par contre, depuis sa jeunesse il était militant du mouvement communiste inséparable à ses yeux de l'Union Soviétique qui avait gagné la première grande révolution et qui était pour beaucoup dans l'écrasement du fascisme. En même temps le socialisme lui semblait inséparable également du bien-être social au niveau des pauvres villageois et des prolétaires faubouriens, donc au niveau de la vie qu'il connaissait par l'avoir vécue. Il n'avait pas d'expérience sur la liberté personnelle, sur le dignité et il ne pouvait pas comprendre le rôle véritable de la culture dans la vie humaine. Il considérait la culture ou la science uniquement comme un outil dont le but était de faciliter un bien-être de nature économique d'une part et de diffuser des pensées nécessaires et utiles d'autre part. Selon sa profonde conviction, les cerveaux humains pouvaient être épurés, et par là, même les êtres devaient devenir des humains socialistes, citoyens respectueux des intérêts de leur société et en fin de compte être heureux à l'aide de la dite inspiration idéologique. Il ne se cachait pas, lui d'être ignorant des problèmes de l'économie, mais il était néanmoins réduit par la dictature paternalista, qu'il avait créé à la nécessité de résoudre en permanence des questions économiques.

Ce sont précisément les problèmes économiques qui constituèrent les pièges les plus dangereux du système. Même les responsables de niveau moyen du PC ayant beaucoup plus de connaissances économiques que Kádár avaient déjà souligné en 1953 que l'économie hongroise nécessitait un changement fondamental de sa propre structure. Ce diagnostic se répéta en 1957, puis dans les années 60 et au début des années 80 se retourna comme un boumerang. Mais le changement de structure ne se réalisa jamais. Au début ce fut expressément la sphère politique qui empêcha ce changement car après 1956 elle avait une peur extrême de laisser même provisoirement diminuer les salaires réels et le niveau de vie de certaines couches sociales dans l'intérêt du développement de la modernisation et de l'infrastructure. Sa peur suprême était le chômage. Il était exclu de toucher à la base de l'industrie lourde pauvre en matières premières et déficitaire puisque les dirigeants du régime croyaient que la classe ouvrière de l'industrie lourde était la base sociale du socialisme. C'était vrai dans le fait que les salaires élevés et autres avantages accordés à cette couche étaient sans doute appréciés mais pourtant cette politique ne mena pas vers un avenir florissant. Par contre, dans l'agriculture la libéralisation et le marché privé permis aux paysans firent vite sentir leurs effets bienfaisants. Les paysans commencèrent à construire, à s'installer, les villages s'emballèrent, la pauvreté rurale disparut. Mais les déficits d'une grande partie de l'industrie lourde et des mines avalèrent le rendement de l'agriculture et de quelques établissements industriels fonctionnant bien et il ne resta presque rien pour investir dans les infrastructures les plus nécessaires.

De manière paradoxale, après un certain temps ce fut l'économie elle-même qui devint l'obstacle à la modernisation. Plus le gouvernement augmentait l'indépendance des dirigeants de l'économie et leurs intérêts financiers, plus ils tenaient au status quo, et parce que tous les changements fondamentaux leur amenaient des risques, ils les évitèrent étant assurés des subventions de l'Etat et des primes croissantes.

Dans ces conditions le relèvement du niveau de vie, puis son maintien ne pouvaient être assurés que par des crédits étrangers. Une grande partie des crédits touchés dans le but d'investissements et de modernisation fut de nouveau dépensée pour boucher les trous pendant que l'économie était de plus en plus incapable de couvrir non seulement les dettes

en tant que telles, mais aussi les intérêts. Il s'y ajoutaient encore les simulacres d'affaires faites avec des pays d'Afrique considérés comme amicaux, à la suite desquels notre pays eut un solde passif dont il n'a jamais vu rentrer un seul sou et qu'il peut généreusement mettre en décompte.

Il est facile de comprendre que ce chemin ne peut qu'être une impasse. La faillite était inévitable. Il est aussi compréhensible que plus un tel régime se détendait plus la crise devait éclater vite. Les dictatures d'Europe de l'Est avaient dans le fond la faculté de couvrir longtemps l'impasse économique au prix de la terreur et d'une baisse inconcevable du niveau de vie de la population. (Le régime de Ceausescu nous en donne un exemple effrayant par le fait qu'il a pu maintenir sous silence la population affamée et frigorifiée du pays pendant de longues années et à ce prix il a pu non seulement éviter la banqueroute publique, mais il se débarrassa de ses dettes aussi.) Au début des années 80 le régime de Kádár était déjà bien loin de ces méthodes et même s'il avait voulu, il m'aurait pas pu les réemployer ayant depusé longtemps déjà liquidé les structures nécessaires.

La libéralisation relativement grande de la vie culturelle et intellectuelle devint l'autre grand piège du régime de Kádár. Bien que certaines interdictions soient restées, les intellectuels hongrois purent bouger et exprimer leurs idées de plus en plus librement à partir du milieu des années 60. De moins en moins de sujets furent soumis à la censure. Les obstacles et les murs furent souvent élevés non pas par le régime mais par la lâche autocontrôle, une partie de plus en plus grande d'intellectuels se rendit compte cependant que les obstacles pouvaient être friables. Le régime voulut avoir de bonnes relations avec l'intelligentsia et par conséquent lui assurait une plus grande liberté dans l'espoir bien sûr qu'elle renforcée en fin de compte ses liens dictés par l'intérêt avec le régime. Cela ne se passa pas ainsi. Une fraction de l'intelligentsia comença à utiliser un ton contrariant, dur opposant au régime, tandis qu'une autre fraction considérablement plus nombreuse profitait des possibilités avec et en s'appuyant sur les nouveaux réformistes du Parti, et sans arborer l'insigne «de l'opposition» à sa boutonnière, exerçait une critique presque aussi dure sur le système dans les pages des revues légales que celle faite par l'opposition dans les samizdates.

Les pièges envers le système kadarien étaient déjà posés au début des années 80 et en dépit de la résistance et de toutes les ruses du régime, la crise- qui devait mener tôt ou tard à l'effondrement du système- mûrissait, et pour que ce moment arrive assez vite il a fallu que Gorbatchev apparaisse dans la politique soviétique. Dans ce sens il ne s'agissait pas en premier lieu de la perestroïka de Gorbatchev, mais du changement de la politique mondiale de l'URSS. Le retrait des troupes soviétiques de l'Afghanistan fut décisif parce qu'il a fait comprendre- en dedan et en dehors du Parti unique- aux réformistes hongrois que la puissance soviétique n'était pas et ne serait pas à l'avenir en position de réaliser une intervention militaire nulle part dans le monde.

Il est difficile de dire quel est le moment initial du grand changement en Hongrie. Quand est mort le système de Kádár et Kádár lui-même? Peut-être en 1988 lorsqu'il fut dégradé dans son Parti au rang de président d'honneur? Ou bien lorsque son Parti lui dit un dernier adieu? Peut-être au moment même où l'homme âgé, malade, agonisant, ayant la conscience chargée se rendit pour la dernière fois à la scène du Comité central? Lorsqu'il fut enterré? Quand est-ce que le PSOH lacha la direction des affaires? Peut-être au moment même où il se décida pour l'autorisation du pluralisme? Lorsqu'il fit Miklos Németh premier ministre? Lorsqu'il autorisa l'activité légale des organisations opposantes ou bien lorsqu'il s'assit pour négocier avec eux?

A l'heure actuelle, il n'est pas encore possible de donner des réponses infaillibles à ces questions. Il est de fait cependant que la grande majorité des conditions du grand tournant en Hongrie est arrivé à maturité dans le cadre de la dictature unipartite et même a

l'intérieur du Parti. Le système électoral démocratique fut élaboré avant les élections. Depuis vingt ans l'Etat hongrois préparait et même réalisait à sa manière l'ouverture vers l'Europe de l'Ouest. Il y a longtemps que les grands représentants de la vie intellectuelle soit à titre d'opposant, soit à titre de participant à l'establishment se mirent en communication avec leurs collègues occidentaux. Il semblait qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'aller aux urnes.

VI. On procéda en Hongrie aux élections de mars 1990 sous le drapeau tricolore de la Nation et même temps, sous le drapeau étoilé de l'Europe. Il était incontestable qu'il fallit passer par ce chemin pour que le pays puisse entamer la quatrième ou cinquième tentative de marche en rangs serrés au cour de ce siècle. L'énorme majorité de la population tombait d'accord sur le fait que la condition primordiale de la marche en rangs serrés, c'était de rétablir les principes démocratiques, le respect des lois économiques.